

Laval théologique et philosophique



À la découverte du Tillich socialiste

Jean Richard

Volume 35, numéro 2, 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705723ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705723ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Richard, J. (1979). À la découverte du Tillich socialiste. *Laval théologique et philosophique*, 35(2), 195–204. <https://doi.org/10.7202/705723ar>

Note critique

À LA DÉCOUVERTE DU TILlich SOCIALISTE *

Jean RICHARD

LA PENSÉE socialiste de Paul Tillich est encore peu connue. Il s'agit là pourtant d'une dimension très importante dans la vie et l'œuvre du jeune Tillich : c'est l'objet constant de ses préoccupations, le thème sur lequel il revient sans cesse au cours de sa période allemande (1919-1933). À défaut d'équivalent français, on accueillera donc avec joie et reconnaissance l'excellente traduction anglaise que nous propose le professeur Franklin Sherman d'une œuvre majeure de Tillich en ce domaine.

CONTEXTE HISTORIQUE DE L'OUVRAGE

Die Sozialistische Entscheidung (*La décision socialiste*) constitue en effet le point culminant de ses publications consacrées à la question sociale. C'est l'ouvrage le plus élaboré, et il arrive au terme d'une longue réflexion, où Tillich peut recueillir, dans une de ces puissantes synthèses dont il a le génie, toute la substance de ses travaux antérieurs.

Les circonstances de la publication de cet ouvrage, en 1933, lui confèrent aussi un intérêt tout spécial. Tillich écrit lui-même dans l'Avant-propos : « Les événements politiques de ces dernières années ont été déterminants pour la motivation et la réalisation de cet ouvrage » (p. XXXIII ; GW II, 220). L'Allemagne se trouve alors à la croisée des chemins. Du point de vue social, la bourgeoisie, avec son système capitaliste, s'est définitivement aliéné la classe des travailleurs ; mais ceux-ci se trouvent eux-mêmes divisés entre deux orientations : le socialisme proprement dit et le soi-disant « Parti National Socialiste des Travailleurs Allemands » dirigé par Hitler. Du point de vue politique, le parti Social-Démocrate gouverne alors la nouvelle République de Weimar, en accusant des signes évidents de faiblesse. Une décision s'impose donc, et c'est à cette décision qu'invite ici Tillich tous ses concitoyens allemands. Le choix de Tillich est déjà déterminé depuis longtemps : seul le socialisme peut sauver l'Allemagne et l'Europe de la catastrophe. Mais le socialisme

* Paul TILlich, *The Socialist Decision*, Translated by Franklin Sherman, New York, Harper & Row (Toronto, Fitzhenry & Whiteside), 1977, 14 × 21 cm., XXXVII-185 p. (US \$10.95).

doit lui-même être repensé pour reprendre un nouveau souffle, et c'est à ce renouvellement de la conscience socialiste que veut contribuer Tillich par cet écrit. On connaît la suite de l'histoire. *Die Sozialistische Entscheidung* paraît au début de janvier 1933. Le 30 janvier de la même année, Adolf Hitler prend le pouvoir. L'ouvrage de Tillich est alors confisqué, avec toute la littérature socialiste de son éditeur. À l'automne 1933, un officier nazi du ministère de l'éducation propose à Tillich de révoquer son ouvrage, lui offrant en échange une prestigieuse chaire de théologie à l'Université de Berlin. Adolf Lowe, qui rapporte cet incident, raconte que pour toute réponse Tillich s'est alors contenté d'un éclat de rire. Cela devait déterminer son exil aux U.S.A. à la fin de la même année. On comprend dès lors que Tillich ait pu dire par la suite que c'était là l'ouvrage dont il était le plus fier.

LES FONDEMENTS ANTHROPOLOGIQUES ET THÉOLOGIQUES

Pour manifester le sens de la situation politique de son temps, Tillich prend d'abord un peu d'altitude. L'Introduction, sur les deux sources de la pensée politique, établit les fondements anthropologiques d'où l'on pourra ensuite déduire certains critères pour juger les différents mouvements politiques. L'homme est un être naturel jeté là dans le monde, avec toutes ses impulsions vitales et tous les conditionnements de sa situation historique. Mais à la différence des autres êtres naturels, il est conscient de soi, et par là il se transcende lui-même en questionnant son être propre. Or cette question constitutive de l'existence humaine s'exprime elle-même en deux directions opposées. Il y a d'abord la question de l'origine : « d'où venons-nous ? » Il y a aussi la question de la fin, du but de l'existence : « où allons-nous ? » Ce double questionnement est essentiel à l'homme, mais la question de la fin (la question eschatologique) est encore plus déterminante, plus caractéristique de l'existence authentique. C'est par elle en effet qu'on passe de « l'être » au « devoir être ». C'est elle qui exprime l'exigence que comporte toute existence humaine de se dépasser dans l'être nouveau pour l'accomplissement de son être propre. Ainsi, une conscience uniquement orientée vers l'origine est une conscience qui n'a pas encore atteint un niveau proprement humain. Par contre, la conscience de la fin (la conscience eschatologique) doit maintenir son lien à l'origine, qui lui assure son réalisme et ses énergies vitales.

On passe alors tout naturellement du plan anthropologique au plan religieux et théologique. Car ces questions sur l'origine et la fin de l'existence trouvent précisément dans la religion leur expression et leur réponse explicites quoique symboliques. Tillich revient ici sur une idée qui lui est déjà familière : la religion n'est pas une sphère particulière de la vie à côté des autres. « La religion, c'est la vie elle-même provenant des sources de l'existence humaine » (p. 79 ; GW II, 293). On retrouvera donc dans la religion un double élément, correspondant aux deux sources de l'existence et aux deux orientations de la conscience humaine. L'élément sacerdotal exprime la conscience mythique des origines, avec toutes les valeurs sacrées qu'elle comporte : le sol, la nation, la tradition, l'autorité paternelle, etc. L'élément prophétique par contre signifie la rupture avec le mythe de l'origine et le cycle du temps : l'histoire est ouverte et l'homme est invité à chercher sa patrie en

avant, dans le Royaume promis. Chez les prophètes, la solution des tensions de l'existence ne doit pas être cherchée dans la voie du retour au paradis perdu, mais dans l'avènement et la création d'un ordre nouveau. La conscience sacerdotale est donc caractérisée par l'hétéronomie, par la soumission aux pouvoirs de l'origine ; tandis que la conscience prophétique porte elle-même la marque de l'autonomie, par la liberté et la décision qui lancent l'homme à la conquête de sa destinée. Dans une religion purement sacerdotale, l'hétéronomie serait elle-même complète : ce serait partant l'aliénation de la conscience humaine. Une telle religion n'aurait évidemment plus rien de chrétien. C'est là, d'après Tillich, le danger qui menace le Catholicisme. Par contre, une pure protestation contre les pouvoirs de l'origine, qui consommerait la rupture avec l'origine en faveur d'une autonomie complète de l'homme, ne comporterait elle-même plus rien de religieux. Un tel humanisme serait dépourvu de toute substance, de toute profondeur. Et c'est là, d'après Tillich, le danger qui menace le Protestantisme.

LE PRINCIPE ROMANTIQUE ET LE PRINCIPE BOURGEOIS

À la lumière de ces présupposés anthropologiques et théologiques, Tillich tentera donc de dégager ce qu'on pourrait appeler « l'essence du socialisme », comme on a parlé de « l'essence du christianisme ». Tillich croit cependant que le terme « essence » n'est pas approprié dans ce contexte, qui n'est pas celui des phénomènes de la nature, mais des événements de l'histoire. Il propose donc de parler plutôt du « principe du socialisme », ou tout simplement du « principe socialiste », comme il a lui-même déjà parlé du « principe protestant ». Ainsi compris, le principe est comme l'idée directrice, ou plutôt l'inspiration originelle d'un mouvement historique : « Un principe est le pouvoir (dynamisme) réel qui porte un phénomène historique et qui lui donne la possibilité de s'actualiser à nouveau tout en demeurant en continuité avec le passé » (p. 10 ; GW II, 233 s.). Le principe n'est donc pas simplement le commun dénominateur ou l'essence commune d'une série de phénomènes historiques : « Le principe ne peut jamais être abstrait à partir de la multitude de ses réalisations particulières, car il garde toujours un rapport critique à sa réalisation, qu'il juge tout autant qu'il la fonde et la porte » (p. 9 ; GW II, 233). Nous insistons sur cette notion de principe, car elle exprime au mieux l'intention de Tillich ici, qui est précisément de manifester le principe, l'inspiration profonde du mouvement socialiste, en rapport avec les autres mouvements politiques contemporains. D'où les trois grandes articulations de l'ouvrage : le principe du romantisme politique, le principe de la société bourgeoise et le principe du socialisme.

On ne peut en effet comprendre le socialisme que dans le contexte et le réseau fort complexe des différents mouvements politiques du temps. Car le socialisme est essentiellement un contre-mouvement, et cela à un double niveau : il s'oppose d'abord directement à la société bourgeoise, mais d'un commun accord avec la bourgeoisie, il s'oppose aussi aux formes antérieures, patriarcales et féodales, de la société (p. 1). C'est par ce dernier aspect que commence Tillich, en consacrant la première partie de son étude au principe romantique et à ses différentes réalisations. Le romantisme, tant politique que philosophique et littéraire, se comprend en effet

comme une réaction contre l'*Aufklärung*, caractéristique de la modernité. Celle-ci, tout comme le prophétisme, consiste en une protestation contre les pouvoirs sacrés de l'origine : c'est la position de la conscience autonome, libérée de la servitude passée. À la différence du prophétisme cependant, le rationalisme des temps modernes rompt tous les liens avec l'origine, et il supprime par là même la dimension profonde de l'existence. D'où la réaction du romantisme, qui proteste contre les conséquences déshumanisantes d'un système exclusivement rationnel, et qui veut retrouver les valeurs perdues. Mais comme il ne peut voir ces valeurs réalisées autrement que sous leur forme traditionnelle, il prône en fait un retour aux formes de vie et aux structures sociales pré-modernes et pré-bourgeoises (pp. 23-26). Ainsi l'organisation économique qu'il préconise est fondée sur le principe du retour au sol, avec la restauration de la classe des propriétaires terriens et celle des paysans. De même, l'organisation sociale et politique qui émane directement du principe romantique est essentiellement d'ordre patriarcal : tant à l'intérieur de la famille, avec la restauration de l'autorité paternelle et la soumission de la femme, qu'au niveau strictement politique, avec la conception du pouvoir absolu de l'état, dirigé lui-même par un puissant monarque. Concrètement, le principe romantique se retrouve sous deux formes différentes. La forme conservatrice est la plus facilement reconnaissable. C'est celle à laquelle on pense spontanément en lisant la description qui précède. Dans la République de Weimar, elle se trouvait réalisée dans le Parti Populaire National Allemand, un parti d'extrême droite qui réclamait la restauration de la monarchie. Mais il y a aussi une forme révolutionnaire de romantisme politique, et Tillich vise ici précisément le Parti National-Socialiste d'Hitler. Car on retrouve là aussi les traits spécifiques du principe romantique, tout spécialement le retour aux pouvoirs de l'origine sous la forme du racisme, et l'exaltation du père dans le culte du *Führer* (pp. 27-32).

Le principe de la société bourgeoise comporte lui-même un double aspect. L'aspect négatif consiste dans la rupture de tous les liens qui retiennent l'homme captif des puissances se rapportant à l'origine. Deux facteurs y ont contribué à l'époque moderne : le protestantisme a libéré la conscience occidentale des absolus qu'entretenait le sacerdoce, et l'humanisme du Siècle des lumières est allé dans le même sens pour les absolus politiques. Quant à l'aspect positif, il consiste dans le domaine universel de la raison sur les puissances infra-rationnelles. La nature et tous les secteurs de l'existence humaine sont soumis aux analyses de la raison et transformés selon les plans de cette même raison. Tout devient ainsi objet d'analyse et de manipulation : tout est objectifié, et partant tout est désacralisé, profanisé. On entrevoit dès lors quelles seront les tensions internes de la société bourgeoise. L'aspect négatif du principe bourgeois conduit directement au libéralisme sous toutes ses formes. On s'est libéré de toutes ces puissances occultes qui tenaient l'homme en servitude ; on désire maintenant jouir à plein de cette liberté qu'on érige en principe. Toutes les forces vives de l'existence, économiques ou autres, devront donc être laissées à leur propre cours, et l'on suppose que tout évoluera dans une parfaite « harmonie naturelle ». Mais le principe positif de la rationalisation conduit plutôt dans une direction opposée, dans le sens d'une parfaite planification de toutes les forces disponibles, en vue d'objectifs déterminés. D'où l'op-

position de l'aspect libéralisme et de l'aspect dirigisme — que Tillich appelle ici « démocratie » — à l'intérieur de la société bourgeoise (pp. 47-52). Il y a cependant une autre antinomie plus profonde encore. Car le principe bourgeois est fondamentalement un principe critique, un principe correctif, qui a besoin pour survivre de la substance même qu'il critique et qu'il veut corriger : « L'autonomie vit de la substance du mythe de l'origine qu'elle transforme en l'humanisant... Par conséquent, pour pouvoir *être*, la société bourgeoise doit se laisser porter par une réalité qu'elle ne forme pas elle-même, mais qu'elle trouve déjà donnée. Elle doit s'unir, au niveau idéologique et social, aux pouvoirs de l'origine, seuls capables de la porter » (p. 54 ; GW II, 271). La société bourgeoise ne peut donc pas vivre que de son propre principe. Voilà pourquoi elle sera souvent portée à puiser dans les valeurs et les structures de la société pré-bourgeoise. Quand elle poursuit cependant assez loin ce principe de désacralisation et de rationalisation, alors apparaissent toutes ses conséquences désastreuses : la conscience purement autonome devient conscience vide, déshumanisée.

LE PROBLÈME SOCIALISTE

Voilà précisément ce qui apparaît dans le prolétariat : « le prolétariat est le pur produit de la société bourgeoise, de son organisation du monde et de la société. C'est le résultat de la complète chosification de toute réalité naturelle aussi bien que sociale sous la domination du principe bourgeois » (p. 67 ; GW II, 281). L'homme dépersonnalisé, déshumanisé, réduit à la condition de pur objet, voilà bien ce que manifeste la situation économique du prolétariat, où les travailleurs sont réduits à vendre leur propre travail (pp. 97-99). Or c'est de cette situation inhumaine du prolétariat que surgit le mouvement socialiste, et c'est toujours dans sa relation essentielle au prolétariat que doit être compris le socialisme, comme conscience-de-soi du prolétariat : « par conséquent le prolétariat est autant une création du socialisme, que le socialisme, une création du prolétariat. Les deux sont dans une relation réciproque. Le socialisme est la conscience que le prolétariat prend de lui-même : il constitue donc par le fait même son fondement. Car le fondement de l'être social de l'homme est toujours identiquement le fondement de la conscience dans laquelle cet être s'accomplit » (p. 62 ; GW II, 278).

Deux questions se posent ici. D'abord, si le socialisme est si étroitement lié au prolétariat, comment peut-il devenir l'option de tout un peuple — en l'occurrence l'Allemagne — comme le propose ici Tillich ? C'est qu'il faut distinguer dans le socialisme un double aspect, particulier et universel. Le particularisme dans le socialisme, c'est, comme nous venons de voir, son rapport essentiel à une classe particulière, le prolétariat. Mais le destin du prolétariat concerne aussi toute la société, puisque l'objet de ses aspirations et de ses luttes est l'avènement d'un nouvel ordre social, représenté par le symbole de « la société sans classe » (pp. 61-65). L'autre question qui affleure ici nous permet de pénétrer plus profondément encore dans la problématique interne du socialisme. Si le prolétariat est la classe la plus affectée par les effets délétères du capitalisme, s'il est si chosifié et déshumanisé, comment peut-on y reconnaître la source d'un ordre nouveau ? C'est

que la chosification produite par le système rationaliste bourgeois ne peut être totale: « Il n'y a en fait aucun objet, tant dans la nature que dans les plus purs produits de la technologie, qui ne soit rien d'autre qu'une chose, qui n'ait gardé quelqu'ultime élément de puissance interne, grâce auquel il résiste à sa totale absorption dans le système technologique. De même, à plus forte raison, ne se trouve-t-il aucun être humain qui se laisserait complètement dépouiller de sa puissance propre » (p. 98; GW II, 307). C'est donc de ce fond indélébile d'humanité que surgira la réaction du prolétariat contre l'ordre inhumain dont il est la victime: « Le mouvement prolétarien est la réaction de l'élément humain dans le prolétariat contre la menace d'une chosification de tout l'homme en raison de la chosification au plan économique » (p. 99; GW II, 308). Or cet élément humain toujours vivant dans le prolétariat et le socialisme, c'est la puissance de l'origine, c'est l'influence des valeurs primordiales. Par là le socialisme rejoint donc le romantisme politique dans sa lutte contre le principe bourgeois. Il s'en sépare cependant pour autant que le socialisme refuse le retour en arrière que propose le romantisme. Il entend donc sauvegarder l'essentiel du principe bourgeois, soit la rationalité qui caractérise les temps modernes. D'où le conflit interne, l'antinomie du socialisme, que Tillich exprime ici de façon très paradoxale: « Le prolétariat doit nier cela même en vertu de quoi il combat le principe bourgeois, soit l'origine; et il doit affirmer ce qu'il veut détruire, le principe bourgeois lui-même » (p. 68; GW II, 282).

LE PRINCIPE SOCIALISTE

Ce conflit interne du socialisme ne sera résolu que s'il est possible de dépasser le principe romantique et le principe bourgeois dans ce qu'ils ont de limité et d'unilatéral, tout en sauvegardant, dans une nouvelle synthèse, ce qu'ils comportent de positif. Tillich rappelle ici les deux sources de l'existence humaine, et il montre par là que l'antinomie inhérente au mouvement socialiste n'est rien d'autre en fait que la tension interne que révèle toute existence humaine. C'est donc là qu'il faudra chercher la solution du problème socialiste, et partant la structure du principe socialiste, dans les fondements anthropologiques et théologiques élaborés au début de l'ouvrage. Or nous avons vu là que les deux pôles de l'existence humaine sont d'une part l'origine d'où provient tout homme et dont il dépend, et d'autre part la fin vers laquelle il tend et qu'il doit réaliser. Ce second pôle, ou seconde source, est spécifique à l'homme: en tant qu'être conscient, il transcende les limites de son être naturel tout en y demeurant fermement enraciné; en tant qu'être libre, percevant l'exigence de la fin, il se dégage des contraintes de l'origine, tout en y puisant les énergies nécessaires; il poursuit ce qu'il doit être tout en demeurant fidèle à ce qu'il est déjà. C'est ce second pôle aussi qu'exprime l'élément prophétique de la religion, et c'est par là justement que Tillich formulera le principe socialiste, en soulignant la dimension prophétique du socialisme: « Dans la prophétie, c'est-à-dire dans ce mouvement historique qui saisit de façon radicale la seconde source de l'existence humaine, on trouve unis ces trois éléments: le lien de l'origine sous sa forme patriarcale et religieuse, la rupture du lien d'origine par l'exigence inconditionnelle, et l'accomplissement de l'origine, non pas dans un présent interprété en termes

d'harmonie, mais dans un avenir promis. Ce qui signifie que *le principe socialiste est prophétique quant à sa substance*, et que le socialisme est un mouvement prophétique, mais dans un contexte où le mythe de l'origine est brisé et où le principe bourgeois est devenu prédominant » (p. 101 ; GW II, 309 s.).

Finalement, Tillich exprime tout le contenu du principe socialiste dans le symbole de « l'attente » (*Erwartung*) prophétique. Or l'attente est tout d'abord l'intention de l'avenir, de ce qui n'est pas encore, d'une réalité nouvelle par conséquent. C'est par là qu'elle transcende le cycle de l'origine — sortie et retour à l'origine par la naissance et par la mort — pour lancer le processus de l'histoire proprement dite. Cette attente eschatologique vise un terme, mais non pas un terme objectivé dans les catégories de l'espace et du temps, et c'est par là qu'elle se distingue de la simple utopie. Son expression n'est pas : « Un jour tout sera renouvelé », mais bien : « Le nouveau fait irruption dans l'ancien » (pp. 101-104). Par ailleurs, cette attente prophétique qui caractérise le socialisme n'est pas une attente purement passive, mais active. Car ce qui est attendu est *ce qui va venir*, indépendamment de l'activité humaine. Mais c'est aussi *ce qui doit venir*, ce qui est exigé de l'homme, ce qui par conséquent ne peut être réalisé que par son action. Et cette tension toujours présente à l'intérieur du principe socialiste découle directement de son caractère prophétique. Le prophète en effet est tout à la fois celui qui exige, en faisant connaître la volonté de Dieu, et celui qui promet, en proclamant sa grâce et son salut. Il est donc important que le socialisme soit lui-même porté par une espérance qui dépasse les résultats immédiats de son action politique, et qui d'autre part le stimule en vue d'une action encore plus intense et efficace (pp. 104-106). On voit finalement comment l'attente prophétique et socialiste maintient le contact avec l'origine tout en la dépassant : « Dans l'attente, l'origine et la fin sont unies de deux façons : la fin est l'accomplissement d'une intention déjà présente dans l'origine, et de l'origine provient l'énergie grâce à laquelle la fin peut être réalisée » (p. 106 ; GW II, 314). En effet, la fin qui est proposée et exigée de l'homme doit correspondre à son être originel, à ses aspirations primordiales. D'autre part, le projet socialiste ne pourra être réalisé qu'avec la puissance, l'énergie vitale qui émane de l'origine. Par là, Tillich prévient encore une fois le socialisme contre la tentation de l'utopie : son lien à l'origine lui assure son réalisme et sa force, en le maintenant dans le courant de la vie et dans le sens de l'histoire (pp. 106-109).

Le prophétisme est donc un élément constituant du socialisme. C'est l'élément substantiel : « le principe socialiste est prophétique quant à sa substance ». Mais Tillich poursuit aussitôt : « Le socialisme est la prophétie sur le sol d'un monde autonome, reposant sur lui-même » (p. 101 ; GW II, 310). Et cette autonomie du monde moderne consiste précisément dans la rationalité, elle-même constitutive du principe bourgeois : « Le socialisme est un mouvement prophétique sur le sol de l'autonomie et de la rationalité. La substance prophétique s'exprime de façon rationnelle dans le domaine de la connaissance comme dans celui de l'action » (p. 109 ; GW II, 317). Tillich pourra donc finalement définir le socialisme comme la jonction d'une substance prophétique et d'une forme rationnelle (p. 110). Cette formule exprime bien la tension la plus radicale dans les éléments du principe

socialiste, et partant la dialectique et la dynamique profondes du socialisme lui-même. Ainsi, la fin attendue est-elle « tout autre », pour autant qu'il s'agit de la nouvelle création eschatologique ; et d'autre part elle n'est que relativement autre ou nouvelle, pour autant qu'elle est conçue rationnellement comme la conséquence logique de la réalité présente : « L'attente prophétique est transcendante ; l'attente rationnelle est immanente » (p. 110 ; GW II, 318). De même, dans l'ordre des moyens en vue de la fin, le socialisme doit-il élaborer une stratégie rationnelle bien réaliste, ne laissant rien au hasard ; mais il doit d'autre part savoir compter avec l'incalculable et reconnaître dans le mouvement de l'histoire vers sa fin des forces insaisissables par la raison : « L'attente prophétique reconnaît dans l'histoire des facteurs en principe insaisissables, tandis que l'attente rationnelle ne connaît que des facteurs provisoirement incompris » (*ibid.*). L'intention profonde de Tillich apparaît ici bien clairement. Il veut que le socialisme possède toute l'efficacité rationnelle des grands mouvements modernes. Mais il veut aussi lui donner une substance et une inspiration profondes, en l'enracinant bien solidement dans une vision prophétique de l'histoire.

Après avoir ainsi défini le principe socialiste, Tillich fera voir quelques-unes de ses conséquences, quant à la conception de l'homme (pp. 132-137) et quant à la structure de la société (pp. 137-144). Il va montrer aussi quelques-unes de ses applications concrètes : le rapport du socialisme à la religion et aux églises (pp. 145-147), la conception socialiste de l'éducation (pp. 147-149) et du nationalisme (pp. 150-152), la lutte du socialisme pour l'émancipation de la femme (pp. 152-153). La dernière section de l'ouvrage (pp. 153-160) est consacrée à la question cruciale de l'économie : comment subordonner la production et le développement technologique aux besoins de l'homme plutôt qu'à ceux du capital.

L'ASPECT MARXISTE ET RÉVOLUTIONNAIRE

Pour donner une idée plus juste du socialisme de Tillich, pour montrer qu'il n'a rien d'édulcoré, il peut être utile de signaler encore ici son caractère résolument marxiste et révolutionnaire. Si Tillich prend quelque distance par rapport au Communisme en tant que parti politique (pp. 91-92), il reconnaît pleinement par ailleurs la dette du socialisme à l'égard du marxisme : c'est dans le marxisme que le prolétariat est parvenu à sa conscience socialiste (p. 113). Il entend donc faire ici un exposé du socialisme marxiste, ce qui signifie qu'il veut discuter de la vraie nature du marxisme tout autant que du socialisme : « cet ouvrage veut montrer ce que sont vraiment le socialisme et le marxisme » (p. XXXII ; GW II, 220). Rien d'étonnant dès lors d'y voir tout un chapitre consacré aux problèmes du marxisme, soit le matérialisme historique et la dialectique historique pp. 113-124). Sans entrer ici dans le détail de la discussion, retenons simplement que Tillich s'élève contre une interprétation étroitement positiviste de Marx, qui réduit l'essence de l'homme à sa fonction économique. Sans doute, *Le capital* n'explicite-t-il pas les présupposés anthropologiques de la théorie économique. Mais ces présupposés sont clairement exposés dans les Manuscrits de 1844, où l'on trouve les fondements d'un véritable humanisme. Le vrai Marx, d'après Tillich, consiste donc dans la synthèse du pre-

mier et du second : pour bien comprendre Marx, il faut interpréter l'un par l'autre (pp. XXXIII s., 109, 125 s.).

L'aspect révolutionnaire du socialisme de Tillich apparaît tout spécialement dans sa contestation du principe démocratique de l'élection du gouvernement au suffrage universel. Il voit là une conséquence du principe bourgeois, qui en fait ne peut que favoriser la classe dominante. Le prolétariat n'a lui-même aucune chance d'obtenir le pouvoir par voie démocratique. Il devra donc y parvenir par la révolution, et c'est là le sens du concept symbolique de « la dictature du prolétariat ». Tillich reconnaît fort bien les dangers d'une telle constitution du pouvoir. Ne signifie-t-elle pas en pratique l'avènement d'une nouvelle classe dominante ? Et puis, à l'intérieur même de la classe prolétarienne, quels seront les rapports entre les dirigeants effectivement au pouvoir et le reste du prolétariat qu'ils sont supposés représenter (pp. 59-60, 75-78) ? Tillich revient sur ces questions dans une section spécialement consacrée à la théorie du pouvoir et de l'état. Il présente alors une alternative au système démocratique. La démocratie elle-même n'y est plus reconnue comme instance constitutive du pouvoir, mais simplement comme élément correcteur, pour authentifier le gouvernement (pp. 138-144).

L'ACTUALITÉ DE L'OUVRAGE

À la lecture de cet ouvrage, on ne peut s'empêcher de s'interroger sur sa situation dans l'évolution de la pensée de Tillich. On voit aisément le chemin parcouru depuis *Die religiöse Lage der Gegenwart* (*La situation religieuse du temps présent*), publié sept ans auparavant. Dans cette analyse de la culture contemporaine, il n'y a encore qu'un adversaire à surmonter : c'est l'esprit de la société capitaliste et bourgeoise. Les diverses expressions du mouvement romantique sont présentées tout simplement comme des solutions inadéquates, parce que trop idéalistes. La solution qu'il préconise alors est celle d'un « réalisme croyant ». Les choses ont bien changé depuis. Avec la montée du nazisme, où il reconnaît un autre aspect — révolutionnaire et démoniaque — du romantisme, Tillich doit maintenant combattre sur deux fronts différents. Il doit pour cela approfondir les fondements doctrinaux de son analyse et de sa critique : d'où la théorie de la double polarité de l'existence humaine — l'origine et la fin — qui n'apparaît pas encore dans l'ouvrage précédent.

La question devient encore plus urgente si l'on considère le présent ouvrage de Tillich par rapport à la suite de son œuvre. Car on ne retrouve plus par la suite de telles analyses sociales et politiques. Voilà pourquoi celles-ci semblent si nouvelles au lecteur nord-américain, plus familier avec les grandes œuvres de la dernière période. Que s'est-il passé ? La pensée socialiste de Tillich s'est-elle tarie avec son exil aux U.S.A. ? Sa rencontre, son immersion toujours plus profonde dans le courant existentialiste devait-elle signifier pour lui un glissement du plan social au plan existentiel, plus personnel et intérieur ? On pourrait proposer sans doute plusieurs autres hypothèses. Mais il serait sûrement plus utile de chercher d'abord dans la dernière période certaines traces de cette première pensée socialiste. On pourrait ainsi tenter à propos de Tillich ce qu'il recommandait lui-même pour Marx, soit la

synthèse du premier et du second, en l'occurrence, la synthèse de la pensée socialiste et existentialiste.

Car la pensée socialiste de Tillich n'est pas moins requise aujourd'hui que sa pensée existentialiste. Il devient urgent en effet de redonner tout son sens à la dimension sociale de l'homme. Les derniers courants de la culture contemporaine, d'ordre existentialiste et psychologique, ont mis plutôt l'accent sur le personnel et l'individuel. Ils ont fait du Soi (Ego) la vraie sphère du sens, délaissant le Social aux trafiquants du commerce et de la politique. Il est bien évident cependant que le « privé » ne peut être sauvé si le « public » demeure lui-même vide de tout sens humain. Plusieurs mouvements socialistes réagissent aujourd'hui en ce sens. Mais aujourd'hui comme hier, ces mouvements ont besoin de s'appuyer assez profondément pour situer leur action dans de justes perspectives. Très significative à ce propos, la référence à Tillich que faisait récemment Michael Harrington, l'un des principaux leaders socialistes aux U.S.A., lors d'une conférence au *Lutheran School of Theology* de Chicago, là précisément où fut élaborée la présente traduction.

Signalons enfin l'importance toute spéciale de cette publication pour la théologie contemporaine. Dans son excellente introduction au même ouvrage, John R. Stumme conclut en montrant la signification de *La décision socialiste* pour le dialogue Chrétiens-Marxistes et plus particulièrement pour la théologie de la libération (pp. XXV s.). Insistons sur ce dernier point. La théologie de la libération a déjà bien élaboré ses fondements bibliques, mais il lui manque encore cette vigoureuse structure systématique dont Tillich a le génie. Sans doute, le problème social a-t-il pris aujourd'hui de nouvelles dimensions. Sans doute aussi la pensée socialiste de Tillich, même en 1933, est-elle encore plus religieuse que chrétienne. Plusieurs éléments cependant, encore bien valables et bien d'actualité, pourraient être repris dans une synthèse nouvelle. Mais c'est surtout peut-être par sa méthode spéculative et systématique que Tillich peut nous être ici le plus utile, en nous indiquant la voie à suivre et les écueils à éviter : comme la tentation de déduire directement du Nouveau Testament un Jésus socialiste, et celle d'utiliser directement tel ou tel fragment de Marx sans aucun point d'appui critique.